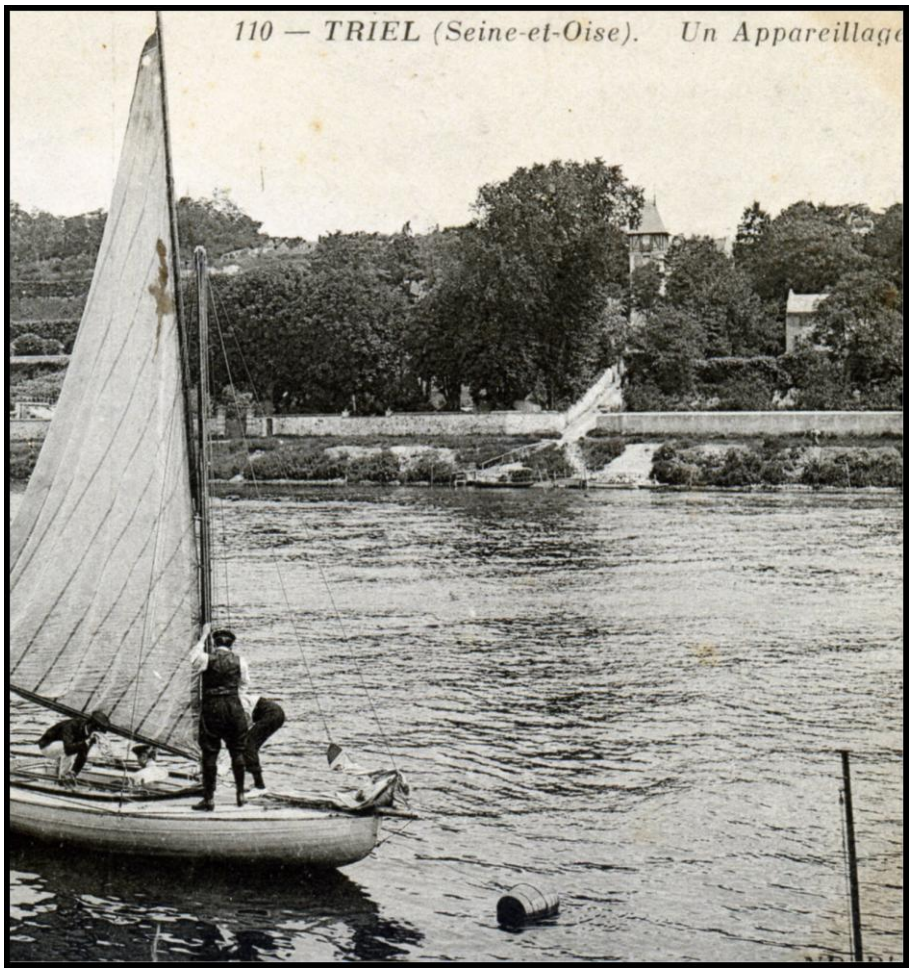


Les Cahiers de TRIEL, MÉMOIRE & HISTOIRE N° 7

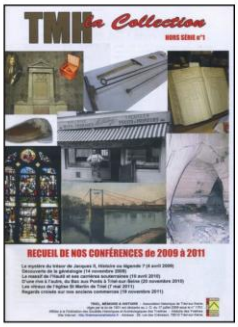
Septembre 2015

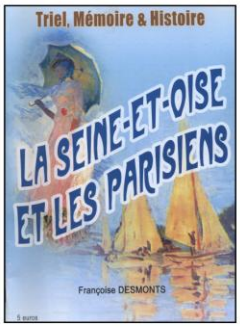
SOMMAIRE

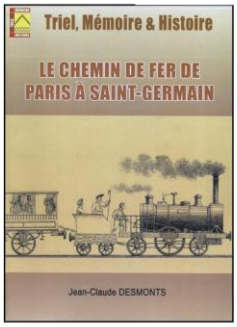
EDITORIAL
3 - Partager, découvrir, est notre raison d'être.
MEMOIRES VIVES
4 - La Maison Mallard, un chantier naval séculaire.
CONFERENCES
7 - La Révolution de 1789 à Triel.
8 - Les chasses royales dans les Yvelines.
10 - Le château de Triel, domaine royal.
HOMMAGES
13 - Albert Lebourg, chef de fil de l'école de Rouen.
17 - Triel-sur-Seine pendant la Grande Guerre.
19 - Guy de Maupassant à Triel, été 1889.
21 - Robert Quemy, dessinateur, éditeur et aquarelliste triellois.
HORS LES MURS
23 - Les Bourbon-Conti de L'Isle-Adam à Triel.
PATRIMOINE
25 - Les trois moulins de l'Hautil.
27 - Un parcours de découverte du Patrimoine triellois.

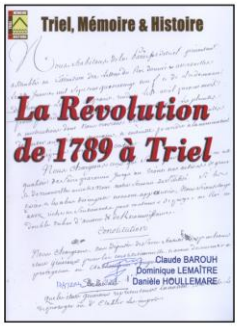
TRIEL, MÉMOIRE & HISTOIRE - Association historique de Triel-sur-Seine,
régie par la loi de 1901 est déclarée au J. O. du 17 juillet 2008 sous le n° 1701.
Affiliée à la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques des Yvelines Histoire des Yvelines.
Site Internet : http://trielmemoirehistoire.fr - Adresse : 26, rue des Créneaux, 78510 Triel-sur-Seine.
09-2015

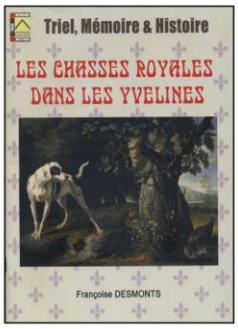
Hors-séries et fascicules publiés par Triel, Mémoire & Histoire

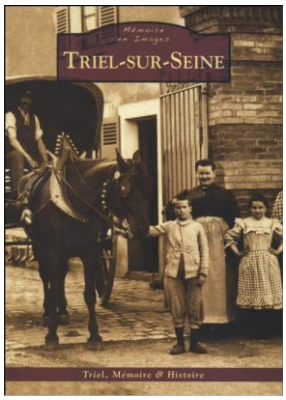






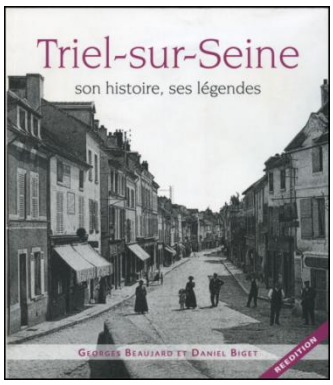






Cartes postales anciennes de Triel

Au fil des siècles, le bourg de Triel, enlacé par la Seine et blotti au pied de la colline de l'Hautil, loin de se laisser étouffer, a su tirer parti de sa situation : halte pour les pèlerins de Compostelle dans sa superbe église, route royale aux deux relais de poste devenue nationale 13, voie fluviale aux activités diverses… Triel-sur-Seine a exploité son vaste territoire : plaine aux riches cultures maraîchères, coteaux bien exposés, couverts de vignobles ou de vergers, au sous-sol creusé d'un labyrinthe de carrières de gypse. Par quel charme cette bourgade a-t-elle su retenir, depuis plusieurs siècles, un si grand nombre de familles ? Quels attraits exercés sur les artistes, inventeurs ou simples touristes peuvent expliquer leurs séjours ? Ce retour en arrière, grâce aux nombreuses photographies de témoignages du passé qui ne sont, hélas, plus toujours visibles, vous livrera sans doute des clés pour mieux connaître le Triel d'hier comme celui d'aujourd'hui. Ce livre est le premier réalisé par des membres de l'association « Triel, Mémoire & Histoire ». Il est le résultat d'une heureuse collaboration entre des collectionneurs, des amateurs d'histoires et d'Histoire, et des Triellois qui ont ouvert leurs archives, prêté des illustrations, des cartes postales et des photographies anciennes. *(Renseignements sur le site http://trielmemoirehistoire.fr)*



Triel-sur-Seine, son histoire, ses légendes…

Dans la première édition, qui date de 1985, on peut lire au début de l'avant-propos : «*Qu'ils soient d'origine ou d'adoption, il est bien naturel que les Triellois fassent plus amplement connaissance avec la ville où ils sont nés ou qu'ils ont choisie».* Encore vraie aujourd'hui, cette affirmation explique le succès ininterrompu de cet ouvrage qui en est à son cinquième tirage. Ecrit par des amoureux de leur *«village»* dont ils ont gardé l'esprit d'exploration du passé à l'éclairage du présent, les auteurs ont su faire *« la part du rêve qui engendre les légendes ».* Que le lecteur soit à la recherche d'histoires, de coutumes ou de mini biographies des personnages plus ou moins célèbres qui rencontrèrent Triel, qu'il veuille découvrir ses anciens hameaux ou les péripéties de la grande Histoire auxquelles Triel ou des Triellois furent mêlés, qu'il éprouve simplement le désir de lire ce que les auteurs ont découvert et eurent envie de transmettre aux générations futures… le lecteur y trouvera pleinement matière à satisfaire sa curiosité et, pourquoi pas, éprouvera-t-il le désir d'en savoir plus ?

Editorial

Partager, découvrir, est notre raison d'être

Participer au forum des associations signifie pour nous l'ouverture d'une nouvelle saison ! Celle qui vient de s'écouler était, force est de le constater, sous le signe de l'Ancien Régime.

Avec notre conférence/exposition *La Révolution de 1789 à Triel*, nous avons remarqué les demandes des Triellois au travers des Cahiers de Doléances, à savoir plus de justice en particulier face à l'impôt, aux privilèges… Nous avons vu réagir les nouveaux édiles, prompts à suivre les consignes, que ce soit dans le domaine administratif, éducatif, religieux ou militaire. Nous avons constaté le sort réservé aux biens des seigneurs émigrés, et en particulier, ceux des familles Fitz-James et Conti, propriétaires et occupants du château, détruit à partir de 1796. Plus tard, cela nous a entrainés à la recherche de ce *Château de Triel*. Nous avons alors rencontré presque tous les seigneurs du site et en particulier, les Brulard, Brissart, Fitz-James et son Altesse Sérénissime la princesse de Conti, née Marie Fortunée d'Este Modène, dernière occupante du lieu. Lors de notre conférence, dans la belle salle Guy de Maupassant, via la magie de l'informatique et la dextérité de Jean-Claude Grignon, sous le regard étonné de l'assistance, le château a repris corps, avec ses cent pièces au milieu de superbes jardins en terrasses dominant le G*rand chemin de Paris à Cherbourg*, aujourd'hui rue Paul Doumer, et ses nombreuses dépendances le long de la rue Galande, jusqu'au Clos du Château !

Notre participation au colloque de la fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques des Yvelines a été particulièrement appréciée, à Marly-le-Roi comme à Triel, grâce à la prestation de Françoise Desmonts sur le thème des *Chasses royales* dans notre département. Elle a montré, entre autres choses, l'importance de la chasse dans la formation des jeunes princes.

Parce que nous traversons le temps avec une extrême facilité, nous avions commencé notre parcours annuel avec les commémorations de la Grande Guerre, les Triellois admiraient alors un son et lumière réalisé à la demande de la municipalité, évoquant cette triste période, sur les conseils de Daniel Biget et animant, le soir venu, la façade de la Maison Senet. Une recherche dans les archives municipales nous permettait de prendre conscience des difficultés de la population et d'apprécier les aides apportées aux soldats par le biais des différentes souscriptions, auxquelles il était répondu avec une grande générosité.

La saison qui s'annonce nous verra de nouveau penchés sur cette période, avec une exposition sur la guerre de 1914/1918. Aussi je profite de ce billet pour lancer un appel à chacun de vous pour nous confier tout document, tout objet témoin de cette époque. Notre association sera fière de montrer ces traces d'une époque pas si lointaine, si chacun de nous met derrière ces évènements une date et un nom, celui de l'un nos ancêtres. Partager, découvrir, est notre raison d'être, je vous invite donc à parcourir ce cahier avec curiosité, et pour aller plus loin, à faire connaissance avec nos différentes brochures. Bonne lecture !!!

Danièle Houllemare
Présidente

1

3

4

2

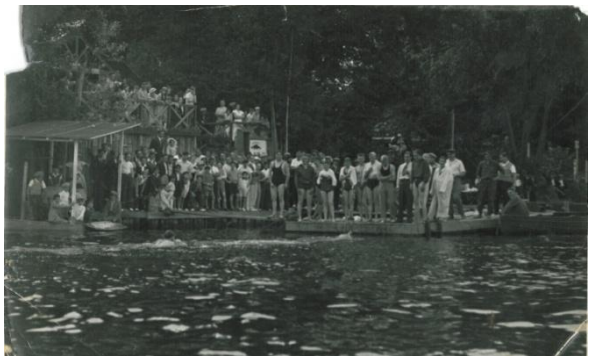
1 - Le stand de TMH au Forum des associations de Triel.
2 - Exposition consacrée à Guy de Maupassant à la bibliothèque municipale.
3 - Visite du château de Stors (Les cuisines).
4 - Les TMH's devant ce qui reste du temple de la philosophie sous le regard du marquis de Girardin à Ermenonville.

Mémoires vives

La Maison Mallard, un chantier naval séculaire sur la rive gauche

Juin 2011, entretien de Dominique Aerts avec Robert Mallard, 83 ans, (photo).

Quai de Seine, la Maison Mallard.



Les nageurs prêts pour la chasse aux canards.

Un apéro vraiment géant.

Une fois par an, était organisée par mes parents la chasse aux canards. Les nageurs devaient attraper des canards dont on avait coupé une aile ou déplumé une aile afin d'éviter qu'ils s'envolent. On disait à l'époque que c'était ¾ des canards pour les Mallard, car ils étaient bons nageurs. La photo date de juillet 1934, j'avais 6 ans. La chasse était ouverte aux hommes et aux femmes et on distribuait des récompenses. Elle avait lieu en même temps que la fête du Pont dans le pré, rive gauche.

L'association de pêcheurs triellois organisait aussi chez nous, une fois par an, un concours de pêche. Sur la photo, on peut apercevoir le maire de Triel, M. Urbin et en blouse blanche, M. Cuissard, charcutier, ou M. Portebois, épicier, lors de la pesée des poissons.

On aperçoit la balance au premier plan. On pouvait pêcher des brochets dans la Seine.
Le concours se terminait par un apéro géant, la tradition du concours a perduré même après la guerre. Les participants au concours de pêche défilaient dans tout Triel. Ils partaient en procession du restaurant «Chez Nous», 298 rue Paul Doumer, à la sortie de Triel [qui existe toujours (NDLR)] et arrivaient rive gauche.
Il y avait des musiciens, peut être appartenant à La Fanfare. Certains participants se déguisaient. Sur la photo, on reconnaît Louis François, père de Jean François, rue Paul Doumer, le peintre, Georges Assier et M. Amaury.

Il y a foule pour la pesée du poisson.

Louis François, Georges Assier et M. Amaury.

« Que la Seine était propre en cette fin de siècle ! Que son onde était claire ! Elle attirait nos pêcheurs régionaux, mais aussi les Parisiens qui venaient y passer leurs dimanches à la belle saison. »
(*Triel-sur-Seine, son histoire, ses légendes* de Georges Beaujard et Daniel Biget)

« Beaucoup de jeunes de la région ont appris à nager chez nous. »

Dans les bateaux en gardiennage, un des plus beaux, celui de M. Howeman, de Verneuil.

En 1896, mes grands parents ont créé le chantier, le restaurant n'existait pas à l'époque. Il n'y avait que la buvette. Pour le restaurant, on avait des serveuses. On faisait terrasse en été et un peu de restauration au 1er étage. Il a fermé vers 1974. Darry Cowl, lors du tournage du film « Le remorqueur », venait déjeuner chez nous.

Mon grand père, Victor, était Normand, ma grand-mère, Luxembourgeoise. Je suis né dans cette maison et j'ai appris le métier avec mes parents. M. André Berthonnet, le père, faisait équipe sur le chantier et était copain avec mon père. On avait aussi des ouvriers pour le chantier. Mon père est décédé en 1957 et j'ai continué avec ma mère.

La terrasse lors des inondations de 1995.

On a connu de nombreuses inondations. En 1945, l'eau a été à 10 cm en dessous de la crue de 1910.

En 1955, la crue était 15 cm en dessous de celle de 1945, une des dernières a eu lien en 1995.
On démontait les moteurs pour les mettre en hauteur. Il me revient en mémoire une anecdote : Jean Levistre dit *Bouboul*, qui tenait le Coq au Vin, ce n'était pas encore ce grand établissement, il n'y avait que la salle de gauche, s'est trouvé coincé à cause des inondations. Il est venu me voir, on était à moitié en froid, pour connaître l'adresse à Villennes des vedettes qui faisaient le passage pour la piscine. Je lui ai dit : «*Tu regardes dans l'annuaire, tu vas le trouver*». Il me dit : «*Je suis emmerdé, j'ai, je ne sais pas combien de couverts pour le réveillon et avec l'inondation, c'est impossible.*» Et c'est moi, avec ma barque qui ai été chercher tout le matériel du Coq au Vin pour le ramener à «La Frégate» [Restaurant disparu, situé à Triel, rive droite, place Foch. NDLR].
Le Coq au Vin a débuté sur une péniche échouée dans un champ abandonné. En 1910, les parents de M. Levistre ont installé à la place, une buvette et ensuite un restaurant. Ses parents tenaient une pâtisserie au 161, rue Paul Doumer, devenue plus tard la charcuterie Boudet.

Le petit bac. Les passeurs, MM. Hallavant, Colleoni et Albert Mallard avec la casquette et la moustache.

Jean a repris le restaurant de ses parents, l'auberge de l'Ile Close est devenue ensuite le Coq au Vin et son frère Guy a monté l'entreprise de pâtisserie située derrière.
Les passeurs étaient de service tous les jours, en deux équipes. Le tracteur de Robert Dupuis est tombé dans la Seine en voulant sortir trop tôt du bac. Il avait une remorque pleine de pommes de terre. Ils ont pu le ressortir sans trop de dommage de l'eau.
Il y avait des bateaux-logements amarrés chez nous. Les gens venaient le weekend pour se reposer. Il y avait des passerelles et des terrasses au dessus. Maintenant, ça n'existe plus, ce sont des péniches habitations à l'année. La maison de Véronique Sanson, la première sur le quai, au coin de la route de Verneuil, appartenait à M. Pieller puis à Mme Jeanneton. Elle tenait la mercerie de la place de la mairie. La maison a ensuite été vendue à M. Pick qui la louait à des militaires américains. Le Castelet a été construit par le grand père de M. Aymé, M. Gersot. Les gardiens étaient les parents de Roger Guillon. Roger Guillon est le père d'Alain, Jean Marie et François Guillon.

La villa « Le Castelet » et le chantier Mallard en 2014.

Conférences

La Révolution de 1789 à Triel

Une période troublée de notre Histoire a été évoquée le 17 mai 2014. Elle marque une véritable rupture en France : c'est la Révolution, celle de 1789. Mais là, les grands faits, les péripéties décisives, ou les personnages principaux n'occupent pas la première place dans les exposés. Non, ce sont les gens du commun, le peuple, les Triellois de jadis… car ils ont pris leur part de privations, de souffrances et d'actions citoyennes. A toutes les époques et plus particulièrement lors des révoltes et des révolutions, les gens du peuple ont agi, réagi et aussi subi des épreuves qui ont laissé des traces visibles jusqu'à notre XXIe siècle.

1789. Lorsqu'éclate la Révolution, Triel est un bourg rural où la culture de la vigne domine la vie économique. Les habitants subissent la disette liée aux intempéries, mais aussi la pression insupportable d'une fiscalité complexe. Les Cahiers de doléances montrent bien que les récriminations concernent les impôts mal répartis et la justice inégale. Les demandes de suppression des droits féodaux y sont clairement inscrites.

1790. L'ordre établi par l'Ancien Régime va disparaître grâce à l'implication sans défaillance des élus. Les nouveaux édiles vont s'attacher au jour le jour, à appliquer les nouvelles lois. Triel va passer de la juridiction de Paris *«hors les murs»* à l'Administration départementale et devient un chef-lieu de canton de la Seine-et-Oise.

Le moment venu les Triellois vont répondre à l'appel des volontaires pour faire la guerre aux belligérants étrangers, Anglais, Autrichiens, Prussiens et aux opposants de l'intérieur avec la guerre de Vendée.

1796. Le bourg voit son grand château détruit, celui-ci ayant été déclaré en 1790 Bien national puisqu'occupé par la Princesse de Conti, considérée comme émigrée.

Connaître les événements nationaux et comment ils ont été vécus à Triel pendant la période révolutionnaire a été possible grâce aux documents d'époque qui nous sont parvenus : le texte original des Cahiers de doléances de Triel-Bourg ainsi que ceux de Pisse-Fontaine et les procès verbaux du Conseil municipal. Ces précieuses informations ont permis d'articuler la conférence en trois parties successives :

La vie des Triellois à la veille de la Révolution (Claude Barouh). *Les évènements de l'année 1789 à Triel* (Dominique Lemaître). Et *les effets de la Révolution en France et à Triel* (Danièle Houllemare).

Ils ont ainsi permis à l'assistance de revivre un peu de cette période chargée de troubles et de bouleversements qui, comme on le sait, a abouti à la chute de l'Ancien Régime. Et comme l'a écrit en écho un membre de l'association, ils ont montré qu'à Triel aussi «*Les privilèges sont abolis, la République est proclamée, entraînant tout un cortège de réformes, dont certaines ont encore des conséquences sur notre vie d'aujourd'hui : le système métrique, le découpage du pays en départements, et surtout, la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, devenue depuis un symbole, l'essence même de toute démocratie.»*

C. B.

DU COLLOQUE DE MARLY-LE-ROI [1] À LA CONFÉRENCE DE TRIEL-SUR-SEINE [2]

Les chasses royales dans les Yvelines

Le thème proposé par la Fédération des Yvelines pour son colloque de 2014 était : «Les rois de France et les communes des Yvelines». Ayant goûté avec les « Monuments aux morts dans les Yvelines», au plaisir de transmettre à un public adulte des connaissances souvent fraîchement acquises, je me demandais ce que je pourrais bien traiter comme sujet. Triel n'est pas Versailles ni Saint-Germain ni même Rambouillet ou Dampierre. Notre ville peut certes s'enorgueillir d'avoir abrité la nourrice de Louis XIV et encore ce fait nous est-il contesté sans vergogne. Près de l'église se trouvait un château, domaine éphémère d'une princesse séparée d'un prince de sang royal. Pas une favorite n'y a attiré son royal amant. Un roi certes aurait oublié son trésor dans les profondeurs de notre sol mais c'était Jacques II, un Anglais ! Je me mis à jalouser Versaillais et Saint-germanois : évidemment ils avaient l'embarras du choix ! Mais passant outre l'injustice, je me dis que, si nos rois n'avaient pas séjourné dans nos murs, ils étaient passés, au cours de chasses, sur le territoire des Yvelines et certainement à Triel. Je tenais mon sujet.

Je dois le dire tout de suite : je ne chasse pas ; je suis dans l'impossibilité de tenir une carabine dans un stand de foire, alors rendre Bambi orphelin ! Malgré mon peu d'appétence pour ce genre de distraction, en creusant mon sujet, comme c'est souvent le cas, j'y ai trouvé beaucoup d'intérêt et j'ai constaté que cette occupation très chronophage et dispendieuse pour nos souverains n'était ni vaine ni futile, sauf pour les souverains de la Restauration.

La chasse, activité royale par excellence

Dès sa jeunesse, la chasse, dont le goût se transmettait de père en fils avec son corollaire l'équitation, fait partie de l'éducation du futur roi : Cyrus, Alexandre le Grand ou les souverains médiévaux montraient, grâce à leur habileté dans ce domaine, qu'ils étaient dignes d'être rois. Pour ces rois et leurs successeurs, la chasse est un devoir : c'est un entraînement indispensable à la guerre : il s'agit de déjouer les ruses de l'ennemi et d'en arriver à bout grâce à l'intelligence, l'endurance physique et la force morale.

Alexandre chasse le lion.

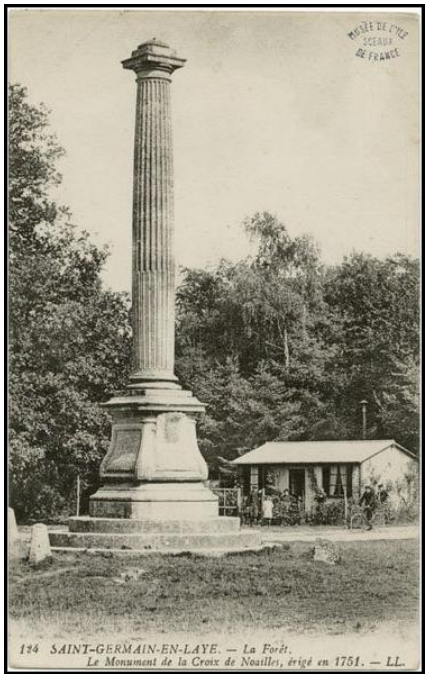
Dans ce but, se pratiquaient la chasse au faucon, la plus noble, la chasse à courre la plus difficile et la chasse à tir. Par cette pratique, le roi était censé protéger les biens (il tuait - modérément - les lapins qui ravageaient les récoltes) et la vie de ses sujets (le Grand Dauphin appréciait la chasse aux loups dangereux). Les rois consacraient beaucoup de temps à la chasse, quelquefois au détriment de leur santé et de leur gouvernance, ce qui joua un rôle important dans le dévoiement de leur image.

Organisation matérielle et cadre règlementaire

Qui dit chasse dit terrain de chasse. Les rois accomplissaient cette plaisante obligation dans leurs propres domaines agrandis au fil des siècles… Ainsi Saint-Germain, Versailles, Marly et leurs forêts alentour virent leurs exploits cynégétiques. Mais ils disposaient aussi des propriétés des nobles très honorés de recevoir leur souverain ou même les contraignaient à leur vendre leurs biens comme le fit Louis XVI qui priva le duc de Penthièvre de son cher domaine de Rambouillet.

Mais le moyen le plus astucieux pour chasser sur un domaine quasiment illimité fut inventé par François Ier. C'était le système de la capitainerie, c'est-à-dire l'aménagement et la gestion de tout le territoire (terres nobles ou roturières) qui entourait une résidence royale. La capitainerie de Saint-Germain-en-Laye comptait 90.000 hectares. Les forêts étaient percées de routes empierrées et d'allées cavalières partant de carrefours comme celui de la Croix de Noailles. De nombreux pavillons de chasse permettaient d'agréables haltes. Écuries, chenils, fauconneries, abritaient les animaux nécessaires à la poursuite du gibier qui était élevé ou gardé dans des enclos et des faisanderies.

Un personnel considérable est nécessaire : des cadres supérieurs dont le plus important est le grand veneur ; des employés subalternes parmi lesquels le valet de limier.



La Croix de Noailles.

Alors que le roi ne passait qu'une fois par an à chaque endroit de son vaste terrain de chasse, le cadre réglementaire était extrêmement contraignant pour les paysans soumis aux obligations agricoles parmi lesquelles la réduction de la surface cultivable par des «remises» [3].

Une autre chasse avec différents moyens était très pratiquée, celle aux braconniers puisque seul le roi a droit de chasse au détriment parfois des roturiers et des nobles eux-mêmes. De l'acquisition de domaines aux rétributions du personnel en passant par les constructions ou aménagements particuliers, on peut facilement déduire le coût important de cette chasse quasi quotidienne impliquant un protocole strict : tenue et invitations, rituel des différentes phases de la poursuite.

Héritage scientifique, artistique et linguistique

La zoologie se développe avec les cabinets de curiosités remplis de têtes bizarres et la Ménagerie de Versailles. La cartographie progresse avec l'élaboration des cartes des chasses royales. La trompe des fanfares de chasse fut adoptée par les orchestres baroques. Des peintres officiels des chiens de Louis XIV et Louis XV ont laissé des tableaux raffinés. Pas un parc sans une statue de chasseurs mythologiques. Les arts décoratifs : tapisseries, porcelaines, pièces d'orfèvrerie évoquent cette thématique. Notre propre langue s'est enrichie de mots ou d'expressions cynégétiques, par exemple la phrase - un escroc de haut vol pipa ses victimes aux abois - contient trois expressions du vocabulaire de la chasse.

Blonde et Diane par Desportes.

Les chasses royales ont marqué notre paysage, ont donné des noms de lieu-dit ou de rues. Elles sont devenues républicaines avec la création du comité des chasses présidentielles. Nos derniers présidents, conscients de leur utilité relationnelle, les avaient maintenues. Elles furent supprimées par Jacques Chirac dans les Yvelines où elles sont parfois rétablies selon le bon vouloir du «prince».

Quant à moi, malgré l'invitation très aimable d'un participant au colloque, je m'abstiens de chasser et tente même de sauver, non sans mal, de malheureux oiseaux des griffes de mon chat !

Françoise Desmonts

---

1 – Conférence du 11 octobre 2014 «*Nos rois et la chasse sur le territoire de nos communes*» - «*Histoire des Yvelines n°5*».

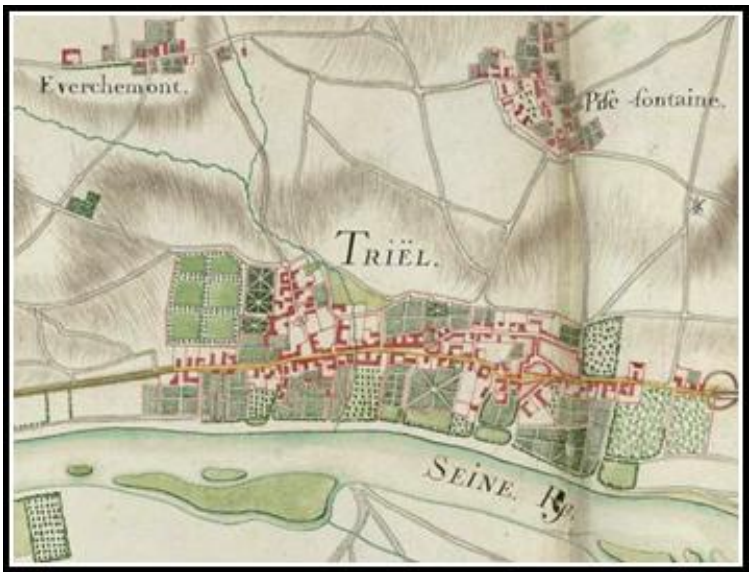
2 - Fascicule TMH d'après la conférence de Françoise Desmonts du 7 février 2015 «*Les chasses royales dans les Yvelines* ».

3 – «Remises» : Bandes de terre, garnies de bosquets, servant de refuge aux animaux.

Le château de Triel, domaine royal

Extraits de la conférence tenue le 22 novembre 2014, édités dans le fascicule «Le Château de Triel» disponible auprès de T M H.

Comme sur de nombreux sites en bord de Seine, notre ville possédait un château, au moins depuis le XIe siècle, mais attesté de façon certaine depuis le XIIIe. En effet, on peut lire dans la monographie (1899) d'Anatole Théophile Ozanne, instituteur : «*En 1221, Philippe Auguste déclare Triel commune affranchie. C'est dans ce siècle que dut être bâti l'ancien château, détruit au moment de la Révolution ; car outre que beaucoup de ces édifices seigneuriaux furent construits à cette époque, on a retrouvé dans l'église un cercueil de forme orientale, sans doute celui de quelque seigneur mort à la croisade*».



Atlas de Trudaine dressé entre 1743 et 1763 pour la Généralité de Paris.

Le château est situé au centre du bourg, à proximité de l'église édifiée à partir du XIIIe siècle, sur un promontoire dominant la voie de communication principale, appelée sous l'Ancien Régime *Chemin de Paris à Rouen*, aujourd'hui rue Paul Doumer, et au-delà la Seine. Au XVIIIe siècle il s'étend sur un parc de 22 arpents - environ 11 hectares - et possède de très beaux jardins. C'est un château qui appartient au domaine royal avec ses biens, terres, prés, bois, bac, four, colombier et diverses maisons dans le bourg.

Les seigneurs de Triel, du Moyen Age à la Révolution

Pendant de nombreux siècles des seigneurs se sont succédés, souvent grâce à la volonté du roi, dont ils ont été *bons serviteurs*. Louis Gallet sera seigneur de 1420 à 1482. Jacques de Vitry, seigneur de Goupillères, conseiller du Roi et coseigneur de Triel avec Jacques Coictier, médecin du roi auquel Louis XI donne la Châtellenie de Poissy qui comprend aussi Saint-Germain, Saint-James et Triel. Henri Courtin lui succède après que Charles VIII ait repris la seigneurie en 1497 à Coictier, ce dernier n'ayant plus les faveurs royales.

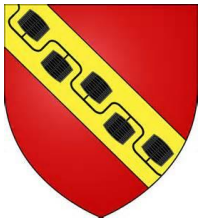
Puis, en 1518, Mathieu Gallet achète la seigneurie de Triel à François 1er. Nous retrouvons d'ailleurs le blason des Gallet sur la porte Renaissance de l'Eglise Saint Martin. La seigneurie est ensuite donnée par le roi à Antoine Dubois, évêque de Béziers, en 1529. En 1540, Mathieu Gallet, greffier civil au Parlement, demeurant rue Sainte Marine, dans la Cité, reprend la seigneurie pendant quatre ans. Jean Thomassin, son neveu, lui aussi greffier au Parlement de Paris, devient à son tour seigneur en 1544, par héritage. Denis Riants suivra de 1548 à 1552 puis Nicolas de Neuville, dernier seigneur avant les seigneurs engagistes, exerce son autorité sur Triel et Chanteloup.

Les seigneurs engagistes apparaissent à partir du XVIe siècle ; ils occupent des fonctions auprès du roi et de sa famille, et gèrent le domaine, château

Porte de l'église de Triel : le blason des Gallet.

et terres. Ils nomment aux fonctions de notaire, prévôt, passeur du bac… La seigneurie appartient au domaine royal et ils ne sont qu'*usufruitiers*, le roi pouvant à tout moment reprendre ses terres sous réserve de restituer le montant de l'engagement.

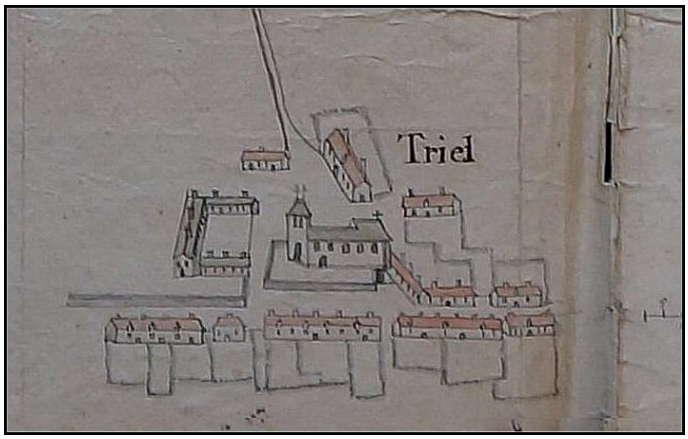
Le 19 août 1574, le premier engagement est signé, contre paiement de 8 500 livres, au profit de Pierre Bruslard… Le deuxième engagement sera signé au château du Louvre, pour le compte de Louis XIII, le 18 décembre 1620 en faveur de Charles Bruslard et le domaine restera aux mains de la famille pendant plus d'un siècle.



Le 22 juin 1719, il devient propriété d'Isabelle Françoise de Harville, Comtesse de Montpéroux, qui le revendra à François Alleaume. Ensuite, c'est Jacques Brissart, écuyer, Conseiller et Secrétaire du roi, Maison et de ses Finances qui en 1745 achète pour 118.000 livres l'ensemble du domaine, qu'il conservera jusqu'à sa mort… Son fils, Auguste Simon Brissart, fermier général du roi Louis XV, lui succède et c'est lui qui aménage les abords du château… C'est lui aussi qui signera le 7 juillet 1761 le troisième engagement et qui défrayera la chronique de l'époque en accueillant à Triel les fameuses parties de campagne égayées par quelques demoiselles, danseuses à l'Opéra de Paris où le sire Brissart louait assidument sa loge… Il meurt de gangrène en 1779, et lègue le domaine à sa nièce, Marie Claudine Sylvie de Thiars de Bissy, épouse du duc Jacques Charles de Fitz-James. Elle ne séjournera guère au château car elle accorde dès 1780 l'usufruit à Anne Catherine Douet, comtesse de la Massais. Celle-ci ne le conservera à son tour que quelques mois et cèdera la jouissance de la seigneurie à Son Altesse Sérénissime la Princesse de Conti, née Marie Fortunée d'Este Modène…

Pendant plus de deux siècles, les actes se succèdent et reprennent la description des biens et charges attachés à la seigneurie. Le seigneur, du fait de l'engagement du domaine royal, nomme à tous les postes clés de la vie économique et sociale ; Il exerce ainsi une grande partie des pouvoirs au nom du roi. Cette situation de privilèges sera l'une des sources de la Révolution…

Au XIIIe siècle, «*un grand et beau château au dit lieu de Triel construit à mi-côte au bord du grand chemin et dominant sur la rivière, composé de deux grands corps de logis formant une équerre et autres bâtiments dans lesquels il y a plusieurs conduits et tuyaux de distribution d'eau, cour d'honneur avec grille, basse- cour, écurie, remises et autres dépendances, parc derrière le dit château divisé en parterre, allées servants de promenade plantées d'arbres, bois taillis, potager, haut et bas bassins d'eaux, terrasses dont la principale règne le long de la grand route…*»[1]



Détail du *plan de Loty et de ses limites…* 1758.

Le château vu de l'extérieur

Le château vieux mesure 22 toises 5 pieds de long, soit 46,50 m (en comparaison, l'église : 50 m), 26 pieds de hauteur, soit 9 m. Il est construit en moellons et plâtre sur soubassements en pierre. **Le rez-de-chaussée** comporte un perron sur la cour. Le 1er étage est en combles à deux égouts, couvert en ardoises. Les lucarnes, bavettes et chapeaux sont en plomb. Le bâtiment compte une cave à un seul berceau.

Au rez-de-chaussée, se trouve un vestibule, la salle à manger, le grand salon, la chapelle, une cage d'escalier au fond, le tout carrelé en pierre de liais[2] et marbre noir.

Au 1er étage, un grand appartement de Maître comportant deux antichambres et une chambre à coucher boisée, un grand cabinet, une chambre pour la femme de chambre, une autre antichambre, un grand salon boisé et un petit cabinet à côté. Les sols sont également en pierre de liais et marbre noir, ou carreaux de terre cuite et parquets. A l'étage des combles se trouvent cinq chambres et quatre petites pièces de service.

Le château neuf fait continuation et retour en «aile» avec l'ancien château et les remises. Il mesure 38 toises 5 pieds de long, soit 75,50 m (une fois et demi l'église…), 26 pieds de large et de hauteur (8,50 m). Construit en partie en pierre – soubassements, bandeaux, entablements – et en moellons et plâtre. Il est divisé en rez-de-chaussée et un étage surmonté de mansardes sur les cours et en rez-de-chaussée et mansardes sur le jardin, couvert par un comble à deux égouts, moitié en ardoises, moitié en tuiles. Les combles sont percés d'œil-de-bœuf ; les chéneaux, chapeaux et bavettes sont en plomb.

Au rez-de-chaussée, se trouvent une grande cuisine avec une auge en pierre à évier sur lequel arrive un robinet «d'eau vive», un office, un garde-manger, deux pièces de service. Un passage avec une porte cochère, puis une grande pièce commune, une cage d'escalier, deux grands celliers et des remises fermées.
Au 1er étage, une grande salle à manger boisée, sept logements dits «de Maître», un logement de concierge et un grand galetas.
A l'étage en mansarde, huit petits logements dits de maître, quatre autres petites chambres et trois cabinets pour le service.

Les communs se composent des écuries, de divers bâtiments autour de la basse-cour, de la maison du gardien et de quelques appentis et remises…

Les jardins sont composés d'un parterre en terrasse avec balustrade d'appui, dont nous retrouvons encore la trace, avec un bassin au milieu agrémenté d'un jet d'eau, un autre bassin sur son revers, un jardin potager formant deux terrasses, un parc divisé en bosquets composés de massifs et d'arbres de ligne,

A l'un des bords du parc, une glacière et une porte charretière donnant sur le chemin de l'Hautye. A l'autre bord, venant rejoindre la cour des écuries, un autre jardin potager en terrasse avec bassin d'eau vive, une melonnière et un hangar.

La dernière princesse de Conti Fortunée-Marie d'Este. 1731-1803

Il faut accorder une attention particulière aux eaux qui étaient un élément de confort dans les différents bâtiments du château mais aussi d'agrément dans les jardins. Elles prennent leur origine dans deux regards voutés à l'extérieur du parc : l'un dans les vignes de la butte de l'Hautye à environ 500 toises de la maison (1000 m) et l'autre, 200 toises plus haut.
Maintenant que nous avons une vue d'ensemble assez précise de ce que pouvait être le château sous l'Ancien Régime, disposant de plus de cent pièces, poussons la porte d'entrée du vestibule, en haut du perron de la cour d'honneur…

L'intérieur du château

Dans les deux ailes du château, le vieux et le neuf, les pièces comportent presque toutes une cheminée, des glaces et des chambranles de marbre blanc. Les pièces de réception, salons, boudoirs et chambres «de Maître» sont généralement boisées, ornées de peintures et de tentures d'indienne.

Dès le vestibule du château vieux, on observe un carrelage de pierre de liais et de marbre noir, comme nous le retrouvons dans de nombreux châteaux alentours.

Quand survient la Révolution de 1789, Son Altesse Sérénissime, la Princesse de Conti jouit de ce domaine qui appartient toujours au Duc et à la Duchesse de Fitz-James. Chacun d'eux étant considérés comme émigrés, leurs biens sont saisis et deviennent biens nationaux. Dès lors, le château est aux mains de personnages, qui semble-t-il, sont plus soucieux de tirer profit des évènements que de préserver ce patrimoine…

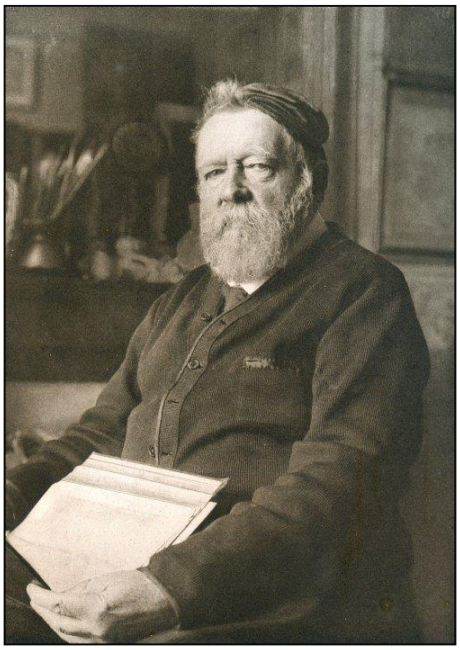
Danièle Houllemare

---

1 – AD78 – A219 – Cartulaire de la seigneurie de Triel. Les seigneurs engagistes.
2 – Pierre de liais : Calcaire grossier, dur, résistant, d'un grain serré, utilisé en particulier comme pierre de taille.

Albert Lebourg, chef de fil de l'école de Rouen et « Benjamin de l'Impressionnisme »[1]

Albert Lebourg, 1849 Montfort-sur-Risle - 1928 Rouen



Albert Lebourg (photo extraite du livre de François Lespinasse, Albert Lebourg - La Seine).

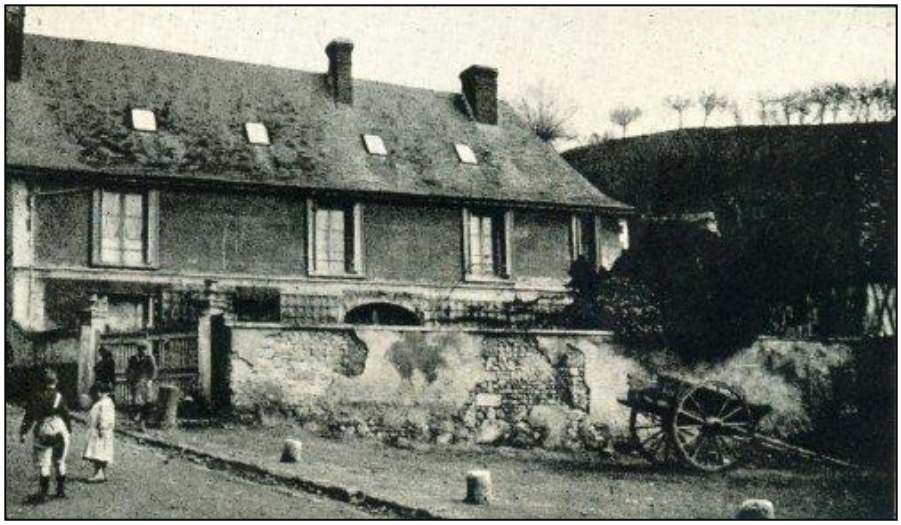
Peu connu du profane, Albert Lebourg a pourtant été à son époque, l'égal des grands de la peinture dite impressionniste. Ses toiles ont côtoyé aux cimaises de différents salons et expositions, celles de Monet, Sisley, Pissarro...

N'a-t-il pas dit : « *Je suis impressionniste en ce sens que je suis impressionné par le moment présent*. » En 35 années de labeur, plus de 3000 œuvres sortent de son atelier, visibles aux expositions impressionnistes de 1879 et 1880, chez de nombreux marchands de tableaux parisiens, Antonio Mancini en 1896, Bernheim en 1899 et 1910, Rosenberg en 1903 et 1906, à la galerie Georges Petit, en 1918, une des plus grande rétrospective qui lui fut consacrée, aux salons de Rouen et entre 1891 et 1914, à ceux organisés par la Société Nationale des Beaux–Arts.

« ***D****e bonne heure, Lebourg a eu la bonne fortune, une bonne fortune méritée, de vendre ses œuvres* [2]». Dans une interview réalisée par un certain Félix Fénéon[2b], le docteur Paulin, peintre et ami d'Albert Lebourg, raconte : *« C'est, nous dit-il, par Portier, l'aventureux marchand de tableaux, que je l'ai connu, en 1882. Peu après, j'allai chez lui, accompagné d'un notaire de province, Maître Masoir, dans l'étude de qui j'avais grossoyé avant de faire ma médecine. L'atelier, rue des Gobelins, était plein de toiles. Combien les vendait-il ? Deux cents francs. Je venais de m'établir et n'étais pas riche. Mais le peintre l'était moins encore ; le prix était minime ; les œuvres, charmantes. J'en pris dix, Masoir deux. Nous fîmes de la propagande. En trois mois, Lebourg vendit cent tableaux. Ses amateurs de la première heure devinrent ses amis et restèrent ses clients. »*

Albert Lebourg est né le 1er février 1849, à Montfort-sur-Risle, petite localité de l'Eure, en Normandie. Il est issu de la petite bourgeoisie, son père est greffier de la justice de paix, sa mère sans profession, un de ses grands pères notaire, l'autre tisserand. Rien qui le prédispose à une carrière artistique…

Lucide sur ses capacités intellectuelles, *« Je n'étais pas un élève intelligent ni à proprement parler un cancre. Mais j'étais certainement un bon enfant, travailleur et créatif*[3] *(…)»*, Albert Lebourg décide de devenir architecte. Il a la chance d'être hébergé à Rouen chez Alexis Drouin, architecte et *« professeur de dessin linéaire à*



Maison natale d'Albert Lebourg à Montfort-sur-Risle.

Le Bas- Meudon – 1879, Albert Lebourg.

l'Académie de peinture et dessin de Rouen, sous la direction de Gustave Morin ».

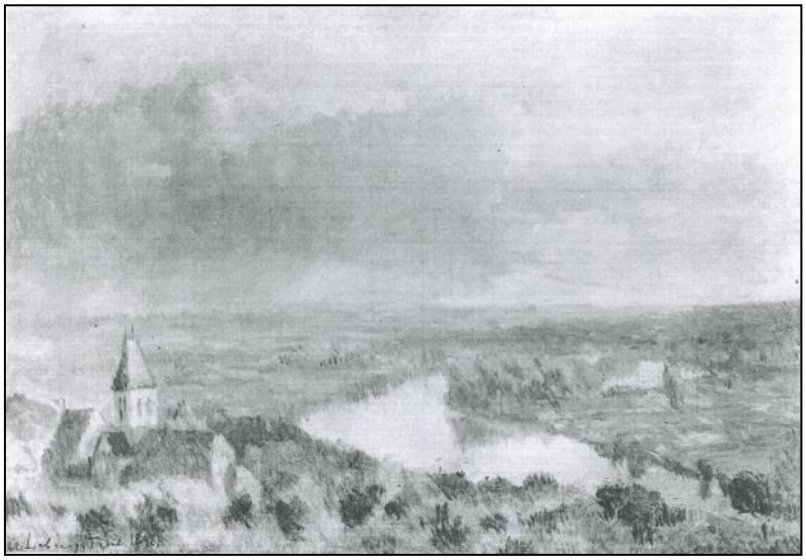
De ce séjour, Albert Lebourg dit *: « On sentait que le maître du logis devait être un érudit, un artiste qui s'intéressait à beaucoup de choses, qu'il aimait les antiquités, les belles faïences, les tapisseries, en un mot tout ce qui se rapporte à l'art. En entrant chez M. Drouin, je mettais du coup le pied dans un milieu artistique et cela eut certainement une grande influence sur ma vocation… ».*

Les années d'apprentissage d'Albert Lebourg lui permettent de travailler ses réels dons en peinture et en dessin et en 1872, au 23e Salon municipal de Rouen son talent est reconnu. Cette même année, un événement important va influer sur le cours de sa vie : *« Ayant déposé dans la vitrine du marchand Legrip « A l 'Ami des Arts » une étude du Pont suspendu de Rouen, un visiteur, M. Laperlier, vint à passer. Il remarqua le tableau et désira faire la connaissance de son auteur. M. Laperlier, ancien intendant des Armées d'Afrique, prenant les eaux à Forges – les – Eaux, petite station thermale à quarante kilomètres de Rouen, fait venir Albert Lebourg, lui achète des œuvres et plusieurs dessins, et lui propose de l'emmener comme professeur de dessin à Alger, à l'école libre des Beaux-Arts[4]».*

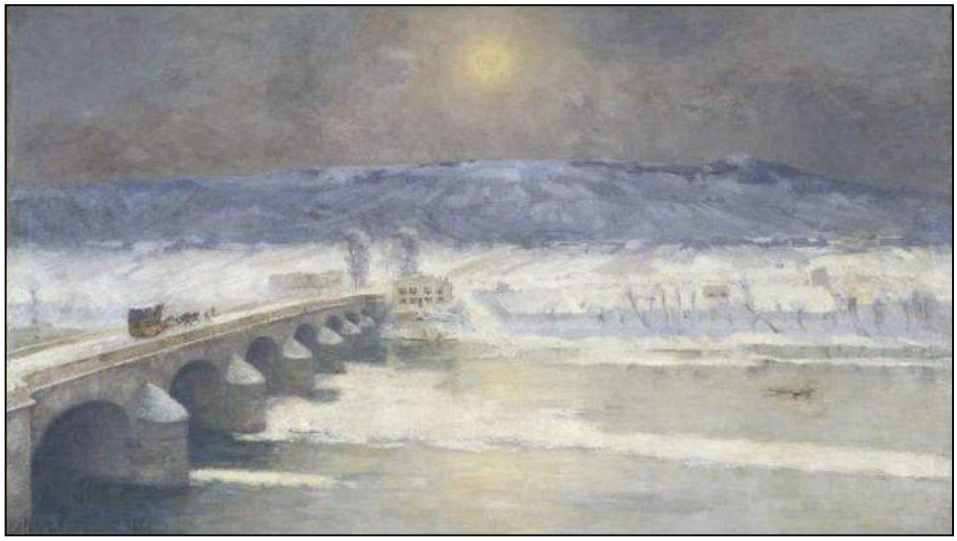
Albert Lebourg y reste jusqu'en 1876, puis les voyages s'enchaînent, l'Auvergne, la Rochelle, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, le lac Léman et la Suisse mais les bords de Seine, de Paris à Rouen et la Normandie - il est normand dans l'âme – le retiennent le plus souvent et demeurent ses motifs de prédilection.

*« **L**a moindre bâtisse –chaumine, moulin ou vanne- devient pour Lebourg un « sujet » qu'il saura douer d'attraits.»* Paysages d'hiver ou village sous la neige, berges de fleuves ou ciel nuageux, Albert Lebourg aime les brouillards du matin qui se lèvent, les brumes du soir qui s'abaissent avec l'ombre, tous les phénomènes fugitifs. Il s'ennuie devant les spectacles qui ne changent pas. Son approche du sujet est souvent la même. Il *« effectue tout d'abord de rapides esquisses, au crayon ou à l'encre, sur des feuilles d'écolier, les colorise à l'aquarelle et note en marge le devenir du tableau : «Esquisse, pourra servir à faire un beau tableau » ou « une belle esquisse, faire aquarelle avec ciel nuageux bleuté en automne». Ces documents passionnants permettent de comprendre le cheminement des œuvres de l'artiste[5] »,* son conflit entre les leçons de l'école et les impulsions de son instinct, de suivre son émancipation et d'appréhender l'évolution de sa personnalité.

***C**ar « Lebourg se révèle, en effet derrière les voiles colorées de sa peinture. Il est là, présent, avec sa timidité, sa réserve, sa modestie charmante, sa bonhomie et, aussi, son audace tranquille, sa hardiesse de forme et de couleur, sa magnificence joyeuse qui pare toutes choses des évaporations fugitives de l'atmosphère. Cette peinture est une confidence et une affirmation, elle*



Triel, vue plongeante de la Seine et de l'église, Albert Lebourg.



La neige en Auvergne, Albert Lebourg.

nous donne à connaître la délicatesse et la tendresse de l'homme qui sait la vie et se console par le rêve, en même temps qu'elle exprime tout le génie secret d'un grand artiste[6] ».

Octave Mirbeau, écrivain et critique d'art, dans le journal *La France,* en 1886, salue avec enthousiasme ses œuvres et en particulier une de ses premières toiles *La Neige en Auvergne*.
Cette toile est, de beaucoup, l'ouvrage de Lebourg le plus important par ses dimensions. Il est difficile de peindre la neige mais Albert Lebourg a réussi à donner à cette matière tous les reflets palpables de la couleur blanche : blanc gris, blanc bleu, blanc mauve, blanc rose, blanc blanc..
Fidèle en amitié, le peintre écrit régulièrement à Félix Roux, son mentor, son ami et lui rend visite à Triel, au Clos Normand, Grande Rue, où ce dernier est venu s'installé dans les années 1909, voulant fuir Boulogne et l'expansion des usines Renault. Les deux compères échangent sur le marché de l'art parisien, sur le travail du peintre, sur les futurs salons et accrochages.
Lors de ses venues à Triel, Albert Lebourg n'oublie pas sa boîte de couleurs et reproduit à l'infini la Seine et ses reflets, l'église et ses alentours.

La Seine à Triel en été, Albert Lebourg, toile dédicacée à Mme Roux.

L'église de Triel, vue de dos et la Seine, Albert Lebourg.

Fin septembre – début octobre 1920, Albert Lebourg est frappé par une hémiplégie à Rouen. Très diminué, obligé de garder la chambre et son fauteuil, il continue, cependant, de peindre et compose de mémoire des tableaux, dont le méandre *bouillais,* (le méandre de la Seine dans le village de La Bouille). En 1925, il cesse complètement toute activité. Il meurt le 6 janvier 1928 et repose au cimetière monumental de Rouen.

Triel, l'église dans la vigne, Albert Lebourg.

Albert Lebourg *œuvra toute sa vie sans autre souci que de chanter à sa façon son grand amour de la nature[7]» et de son art, mais « l'amour de son art a été, comme tous les amours, la joie et la torture de sa vie. »* A l'exception d'une vingtaine de musées français dont le Musée d'Orsay et surtout celui de Rouen, les œuvres de l'artiste sont conservées chez de nombreux collectionneurs privés.

Florence Paillet

_____

1- Journal *Paris Soir* du 10 janvier 1928.
2 - Le Paysagiste, *Albert Lebourg* de Samuel Frère.
2b - Félix Fénéon (1861-1944) est un critique d'art, journaliste et directeur de revues français cité par Octave Mirbeau.
3 - Albert Lebourg par Léonce Bénédite aux éditions Georges Petit – 1923.
4 - Article de François Lespinasse dans le bulletin n° 26 – 2011 de Flaubert et Maupassant.
5 - Extrait de la plaquette « Normandie impressionniste » La Bouille 2010.
6 - Source Gallica - article de Raymond Bouyer dans la Revue de l'art ancien et moderne – 1923.
7 - Article de journal de Maurice Feuillet, dans *Le Gaulois Artistique* du 24 janvier 1928.

Triel-sur-Seine pendant la Grande Guerre

Hommage de Triel, Mémoire & Histoire lu lors de la cérémonie du 11 novembre 2014

A la déclaration de guerre en 1914, Triel est un bourg de 3200 habitants, dont 896 électeurs, uniquement des hommes puisque les femmes ne votent pas, hommes parmi lesquels un grand nombre d'agriculteurs, des ouvriers, des artisans, des commerçants, et quelques professions libérales.
Son maire est Emile Dubois, architecte, élu depuis le 19 mai 1912. Au conseil municipal, il est accompagné de deux adjoints, messieurs Corroyer et Guilbert, et de 18 conseillers. Dix d'entre eux seront mobilisés pendant cette période : Messieurs Auroux, Denizet, Gault, Guilbert, Huché, Pion, Prévost, Renard, Touillet et Vallin. Messieurs Gault, Guilbert et Touillet ne seront démobilisés que le 22 décembre 1918.
Pendant l'année qui précède la déclaration de guerre, les préoccupations de l'équipe municipale vont à l'entretien des chemins vicinaux et à leur élargissement. Depuis 1908, on parle de la création d'une nouvelle école maternelle, mais les évènements tragiques qui vont se succéder feront qu'elle ne sera réalisée que 50 ans plus tard en 1959 !

En 1914, il n'y a pas d'écho de la guerre dans les procès-verbaux des conseils municipaux, si ce n'est le nom des élus mobilisés, et en février 1915, uniquement une demande du «tambour afficheur» qui réclame une gratification pour les journées de mobilisation pendant lesquelles il a eu un surcroît de travail.
Le fracas des batailles semble bien loin de Triel… Le 7 août, on assiste à la création des soupes populaires, signe de l'appauvrissement de la population.
En 1915, dès le mois de juin, apparaissent les difficultés d'approvisionnement en charbon, notamment pour le fonctionnement des pompes de l'usine à eau. Il est conseillé à la population d'utiliser les puits et les fontaines. Le conseil municipal doit faire face à des dépenses supplémentaires pour le charbon et le gaz. Par ailleurs, il décide de suspendre la distribution des fournitures scolaires pour la durée du conflit. Il s'efforce de répondre généreusement à toutes les œuvres d'entraide en faveur des soldats, des mutilés, des familles éprouvées :
• En février 1915, la quête en faveur des soldats au front rapporte 1067 Francs, et la souscription lancée pour la soupe populaire recueille 5846 Francs, grâce à la générosité des cultivateurs et de la boucherie municipale.
• En septembre, ce sont les journées des éprouvés.
• En décembre, les journées du poilu.
• Et en juin 1916, les journées des orphelines.

Le 6 novembre 1915, la palme offerte par souscription est scellée sur le Monument Aux Morts pour les soldats «Morts Aux Champs d'Honneur».
Le maire propose de verser les 1000 Francs reçus du syndicat de la presse pour dédommager des dégâts survenus lors des inondations de 1910, aux veuves de guerre et aux mutilés, mais à la fin des hostilités. Les aides à la population civile s'accroissent : subventions aux familles dans l'embarras, aux vieillards sans ressource, aux indigents.

De g. à d. Joël Mancel, maire de Triel, Danièle Houllemare, présidente de TMH et Roger Prévost, président des Anciens Combattants.

En 1916, les membres du conseil municipal répondent à l'appel pour les emprunts nationaux.
Le 22 juin, 12 250 Francs sont déposés ; en 1918, ce sont 8850 Francs qui viendront alimenter l'emprunt de la Libération. A titre de comparaison, le salaire moyen annuel d'un travailleur est de 1500 Francs.
Au printemps 1917, les cultivateurs n'ont plus de semence de pommes de terre, la ville en commande 250 quintaux dans la Creuse et le Finistère. L'hiver 1917-1918 est particulièrement rigoureux, de nombreux compteurs d'eau ont été pris par le gel, il a fallu les changer.
De Triel, la guerre ne semble pas s'essouffler en août 1918 ! A la demande de l'inspectrice de l'enseignement primaire, la commune participe à l'œuvre du trousseau des orphelines de guerre : il faut confectionner des vêtements, un accord est passé pour un crédit afin d'acheter les étoffes ; une demande d'aide à la population est lancée pour réaliser ce projet.
Une couronne est achetée pour être déposée le 1er novembre, au Monument aux Morts. Les difficultés de la vie quotidienne s'amplifient. La mairie accorde une indemnité aux boulangers pour faire face à l'augmentation du prix de la farine. Le charbon manque de plus en plus, des coupures de gaz sont instaurées de 8 h 15 le matin à 5 h du soir ; par souci d'économie on n'allume plus, dans les rues, qu'un bec de gaz sur deux.
Une subvention est allouée par l'Automobile Club de France aux agriculteurs dont le matériel a été détruit par faits de guerre. Une commission d'évaluation des dégâts causés par les bombardements est créée.
En application de la loi du 19 avril 1918 au sujet des logements vacants, une liste est dressée, deux répartiteurs nommés, Gilles Huet et Désiré Pion sont chargés d'allouer ces logements aux réfugiés.
Quand survient enfin l'armistice, le 11 novembre, le conseil municipal décrète une fête en l'honneur des soldats mobilisés. Les familles trielloises sont cruellement endeuillées, certaines ont perdu deux de leurs enfants, d'autres le père ou pire, les trois… Il va falloir accompagner ces familles… Dans les années qui suivent de nombreuses familles verront le nom de leurs enfants gravé sur le Monument aux Morts et certaines d'entre elles sur les plaques de nos rues.

Danièle Houllemare

Guy de Maupassant à Triel, été 1889

La villa Stieldorf à Triel-sur-Seine.

Nous sommes en 1889, à Paris, année de l'Exposition Universelle mais surtout, année de «*l'érection en plein cœur de notre capitale de l'inutile et monstrueuse tour».* On peut lire cette déclaration péremptoire émanant d'un groupe d'artistes dans un journal de l'époque. En effet, la Tour Eiffel est au cœur de nombreuses controverses et de débats. Paris bouillonne.

Guy de Maupassant, auteur de nombreux contes, nouvelles et romans dont :

- ***Boule de suif - La maison Tellier - Les contes de la Bécasse - Le Horla - Bel Ami - Une vie - Notre cœur*** …

est farouchement opposé à ce projet ; il est «aux premières loges», confronté à un tourbillon. Il est aussi préoccupé par la santé de son frère, Hervé.

Mais comment travailler dans ce climat ? Comment trouver le calme nécessaire à l'écriture ? Il faut fuir cette agitation, fuir Paris sans trop s'en éloigner.

François, son valet de chambre, raconte : *«Un matin de la fin de mai, M. de Maupassant m'emmène à Triel ; il s'agit de choisir une villa pour y passer une partie de l'été. C'est tout à l'extrémité de Triel, près de Vaux, que Monsieur trouve son affaire. La villa est enfouie dans les arbres et fait face à la Seine ; un des côtés de la maison est en bordure du chemin de halage».*

*« **J**'ai trouvé ici une maison qui est un rêve de maison. Au pied d'une côte, elle est construite sur une terrasse qui domine la Seine. Je vois de toutes mes fenêtres vingt kilomètres de rivière, de coteaux boisés et de verdure»* écrit Guy de Maupassant à Jean Bourdeau, critique littéraire et collaborateur du Journal des Débats.

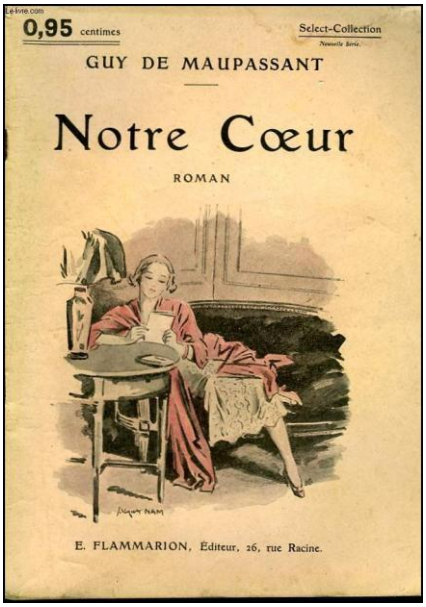
A Triel, villa Stieldorf, l'écrivain travaille, de préférence en matinée, rêvasse dans le jardin plein de roses et de fraises, jardine, ramasse le petit bois mort, canote sur sa barque «Madame», se promène sur le chemin de halage et dans les environs.

Guy de Maupassant, dans une lettre du 12 juillet à la comtesse Potocka, relate : lors d'un orage, j'ai passé «*deux heures sur mon petit balcon à regarder les éclairs reflétés dans la Seine».*

«***L**e solitaire de Triel»,* comme il se prénomme dans un courrier, reçoit beaucoup, des membres de sa famille et de nombreux amis dont Emile Zola.

Il écrit à Jean Bourdeau : «*Nous avons des dîners sous les feuilles qui sont pleins de gaité jeune, de gaîté simple, différente de l'esprit mondain et très agréable quand on est resté assez niais pour s'y livrer franchement».*

Maupassant dans le jardin de la villa Stieldorf à Triel. (Photo de la fondation Primoli)



D'après les renseignements donnés par Marlo Johnston, auteur de «Guy de Maupassant» chez Fayard, l'écrivain aurait rédigé à Triel, les deux premiers chapitres du roman «*L'âme étrangère*», et «*L'épreuve et Alexandre*», deux contes publiés le 13 juillet et le 2 septembre 1889.

Encore imprégné de son séjour triellois, l'auteur relatera quelques scènes de sa vie à la campagne dans «*Notre Cœur*», roman sur l'amour destructeur.

Il débutera aussi son conte «*L'endormeuse*» par la description du paysage aperçu des fenêtres de la villa :

«La Seine s'étalait devant ma maison, sans une ride, et vernie par le soleil du matin. C'était une belle, large, lente coulée d'argent, empourprée par places ; et de l'autre côté du fleuve, de grands arbres alignés étendaient sur toute la berge une immense muraille de verdure».

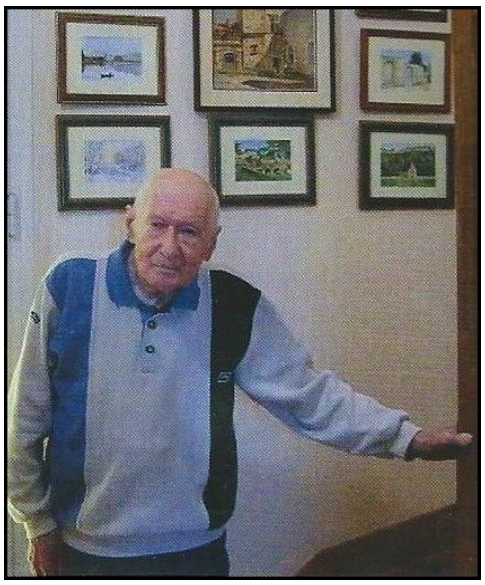
La maladie de son frère s'étant aggravée, Guy de Maupassant doit quitter précipitamment Triel.

De nos jours, il est encore possible d'apercevoir la villa Stieldorf, à Triel, en bord de Seine.

Florence Paillet

Robert Quemy, dessinateur, éditeur et aquarelliste triellois

« Tout à fait par hasard, longeant la vallée de la Seine, un dimanche nous avons abordé Triel par le pont dont la reconstruction venait d'être achevée…[1]»

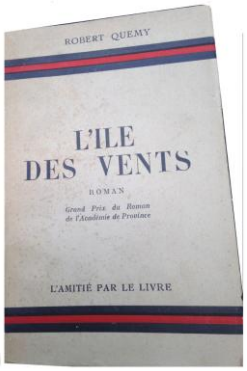


Enfance

Né le 25 mai 1914 à Champigny-sur-Marne, le bébé est jugé trop fragile pour survivre. On attend le lendemain pour le déclarer, persuadé de devoir annoncer son décès en même temps… Or contre toute attente, ce bébé s'accroche à la vie tant et si bien qu'il vivra plus de cent ans ! Orphelin très tôt, son père meurt au Chemin des Dames en 1917, il est déclaré pupille de la nation. Sa mère se remarie et son beau-père se montre très dur avec lui. Il aura une demi-sœur qui meurt jeune.

Pendant sa jeunesse, il aime à se retrouver avec ses grands-parents, pour les vacances d'été, au Tréport, dans leur belle maison, avec ses nombreux cousins. Elle disparaîtra du fait de la guerre et les héritiers se verront proposer un appartement à la Libération dans le cadre des dommages de guerre ; cet appartement a été conservé et M. Quémy appréciait toujours de s'y rendre et de pouvoir contempler la mer. C'est là certainement que naît son amour de la côte, représenter les reflets de la mer est un vrai défi permanent mais qu'il relève à merveille.

A quatorze ans il entre comme apprenti dessinateur-cartographe, alors qu'il aimait déjà le dessin et s'appliquait à croquer les portraits de famille. Cette formation allait accompagner toutes les étapes de sa vie.



L'âge adulte : vie de famille, vie professionnelle

Curieux de tout, il suit des cours par correspondance, passionné par la littérature, il s'essaie à l'écriture, rédige des nouvelles, un roman, *L'île des vents,* pour lequel il reçoit le grand prix de l'académie de province.

Marié, il voit arriver au foyer une petite fille, elle naît à Paris, mais ne supporte pas l'air déjà pollué de la capitale ; il faut lui trouver un endroit plus accueillant. M. Quémy est alors en relation avec Madame Champeix épouse du maire du moment, parce qu'ils partagent dans le cadre de la Société Protectrice de Animaux (SPA) un véritable amour pour les bêtes. Celle-ci lui vante le cadre de Triel, et lui propose de venir découvrir sa ville. Il en tombe littéralement amoureux. La famille s'installe au 7, rue du Montoir, un petit garçon vient rejoindre le premier enfant ! La maison semble alors exiguë, surtout quand il faut de l'espace pour héberger des amis à quatre pattes. C'est encore sur la proposition de Madame Champeix qu'il achète une partie de son terrain trop grand pour elle ; il va alors dessiner et faire construire la maison familiale et y vivre jusqu'à son dernier jour.

Pendant tout ce temps, il est dessinateur-cartographe chez Taride, il travaille à son bureau dans le Ve arrondissement, là où se trouvent les stocks et la plate-forme de départ des camions de livraison.

Il crée sa propre maison d'édition de cartes au 1/50 000e. Elles sont dressées à partir de cartes d'état-major. Il s'agit des premières cartes touristiques. Il visite les syndicats d'initiatives pour connaître les sites remarquables. Rien ne lui échappe, il note scrupuleusement tous les renseignements collectés. Ensuite, il fait du porte à porte pour proposer ces cartes tout le long de la côte ouest de la Côte d'albâtre jusqu'à la Côte d'argent. Il fera cela pendant une quarantaine d'années !

La retraite : période de nouvelles découvertes

A soixante-cinq ans, il prend sa retraite ; il continue de s'intéresser aux animaux en détresse, chiens, chats, singe, et âne trouvent une maison au jardin accueillant, Ajax, le chien de la gendarmerie y vivra sa retraite ! Mme Quémy est

alors très connue à Triel parce que c'est elle qui, inlassablement, cherche des foyers d'accueil pour tous les protégés. Son mari déclare alors, non sans humour, «Je ne suis que le mari de Mme Quémy».

C'est alors qu'il participe à la création du syndicat d'initiative de Triel, lieu rapidement très actif, où l'on propose régulièrement des randonnées et des visites. Revenant à sa profession, il établit un plan de la ville. Infatigable, il fournit chaque mois une double page pour le cahier central de «Point de vue, images du monde» sur la vie des animaux. Pour cela, il sillonne la France avec un photographe et prend beaucoup de plaisir.

Par ailleurs, il va bientôt acquérir une vraie notoriété en tant qu'aquarelliste ! En effet, il rejoint l'Académie des Peintres de Triel et de son Canton et prend des cours auprès de Pierre Bertin, alors qu'il a quatre-vingts ans… Au départ de ce dernier, il le remplace auprès des élèves pendant dix ans. Il participe très honorablement, aux salons du Pecq, de Conflans, et de Triel. Il se lie d'amitié avec Louis Bril, Guy Ferrand, Jean-Pierre Vivarez, Mesdames Bachman, Moreau et Joffrin.

Après la mort de son épouse, en 2003, il voit mourir d'ennui son singe ; son âne, souffrant de la corne de ses sabots, meurt à son tour, quelques mois plus tard. C'est une période très difficile pour le vieil homme, jusqu'au jour où il annonce à ses enfants l'arrivée d'un nouveau pensionnaire à quatre pattes : Arsène, un petit chat !

Personne entreprenante, mais freinée dans ses activités par son état de santé, il refuse de ne rien faire et demande qu'on lui apporte des haricots et des petits pois à éplucher, il veut rester utile et prendre part à la vie de la maison !

Réservé, mais curieux, fidèle à ses passions, à ses amis, amoureux sans faille de sa ville, de son jardin, dont il a goûté la sérénité jusqu'à son dernier jour, il ne peut qu'attirer la sympathie. Il nous laisse un parcours de vie exemplaire, par sa diversité et sa richesse.

Nos plus vifs remerciements à Anne et Paul, ses enfants, pour l'évocation touchante de leurs souvenirs qui, selon leur dire, est «une façon de le garder vivant».

Danièle Houllemare

_____

1 - Extrait du texte de Robert Quemy paru en 1965 dans « Triel, mon village d'adoption » première plaquette du syndicat d'initiative de Triel.

Paysage autour de Chinon par Robert Quemy.

Les Bourbon-Conti de L'Isle-Adam à Triel

Lors de la sortie annuelle de TMH, cette fois à L'Isle-Adam le 2 avril, nous avons visité l'abbaye du Val et après avoir eu un aperçu des sites fréquentés par la famille Bourbon-Conti, refait le parcours des derniers représentants de cette illustre dynastie.

L'Isle-Adam, protégée par une forteresse au XIe siècle, devint la seigneurie des Villiers de l'Isle-Adam à partir de 1364. L'écrivain Villiers de L'Isle-Adam, leur lointain descendant, n'y vécut jamais.

Mais, ce sont les Bourbon-Conti, une branche cadette des Bourbons, qui, dès 1651, s'approprièrent, étendirent et modelèrent ce domaine après avoir construit, sur une des deux îles de l'Oise, un château remanié plusieurs fois.

Outre ce bâtiment remarquable, aux XVIIIe et XIXe, la ville eut le privilège d'avoir sur son territoire, successivement ou concomitamment, une dizaine de châteaux, construits par des financiers, des éditeurs ou des journalistes et même par un entrepreneur de plomberie qui avait installé l'éclairage au gaz à Paris.

Malheureusement, ces châteaux ont pour la plupart disparu et l'Isle-Adam est riche… de nombreux souvenirs prestigieux.

Mais revenons aux Conti. Les deux derniers de la dynastie jouèrent un rôle déterminant à l'Isle-Adam. Il s'agit de Louis-François Ier (1717-1776) et Louis-François II (1734-1814).

Père et fils eurent des divergences d'ordre politique qui les brouillèrent jusqu'à la réconciliation à l'agonie du père. Ce dernier, d'abord proche de Louis XV, prit ses distances avec lui et se rapprocha du Parlement peut-être en vue de fomenter une nouvelle Fronde. Le fils, lui, bien que favorable à une monarchie constitutionnelle, resta fidèle au roi.

Mais leurs points communs sont très nombreux. Tous deux eurent une carrière militaire brillante au service du roi. On peut dire également qu'ils furent des hommes des Lumières, accordant une grande importance à la culture. Le père tint salon avec sa maîtresse la Comtesse de Boufflers et reçut Mozart, Rousseau et Beaumarchais qu'il eut le courage de protéger. Des concerts et des spectacles étaient organisés dans le théâtre de l'île de la Cohue. Il semble qu'il ait été libre penseur

Le château des princes de Conti.
(Maquette du château au musée Louis Senlecq)

puisqu'il refusa les derniers sacrements, ce qui fit scandale. La chasse à tir et à courre, exercice noble par excellence, avait lieu dans le bois de Cassan, plusieurs fois dans l'année. Le fils fit construire à cet effet de superbes écuries de 200 chevaux. Tous deux dépensèrent beaucoup d'argent, le leur et celui de leurs femmes ou maîtresses, pour se procurer des œuvres d'art. Le prince de Conti senior fit des achats compulsifs, lors de la succession Choiseul. Il se rendit acquéreur du château de Stors pour en faire la résidence campagnarde de sa maîtresse madame d'Arty, du vignoble de Romanée (appelé Romanée-Conti par les Révolutionnaires) et parmi d'autres châteaux de celui d'Issy-les-Moulineaux dont subsiste un pavillon de la porte d'entrée.

Le fils reçut un héritage largement entamé mais jongla comme son père par des ventes et des achats successifs et restaura le château de l'Isle-Adam.

Les abreuvoirs.

Leur vie privée, quelque peu différente, est toutefois agitée. Le prince de Conti père épousa une des filles du Régent et devint veuf après la naissance d'un fils. Il ne se remaria pas, et eut deux liaisons avec madame d'Arty, fille du financier Samuel Bernard et avec la comtesse de Boufflers. Il reconnut trois enfants issus de deux autres liaisons.

Le prince de Conti, fils, épousa Fortunée d'Este qui méritait bien son prénom. Mais, cette dernière, lasse de son mari volage qui voulait lui imposer des enfants nés d'une théâtreuse, obtint la séparation officielle et s'installa, avec l'aide financière de son beau-frère le duc de Penthièvre, au château de Triel en 1780. À la Révolution, la tentative élégante du prince de Conti de s'opposer à la mise sous séquestre du domaine échoua, les époux étant officiellement séparés depuis 1777. Fortunée d'Este ne revint jamais à Triel et émigra, sous le nom de Comtesse de Triel, en Suisse, en Hongrie et en Italie où elle mourut dans un couvent en 1803.

La pieuse princesse avait sans doute connu l'abbaye du Val où nos pas nous conduisirent. Cet établissement cistercien plus ancien que Royaumont ou Maubuisson s'était vidé de la majorité de ses moines dès 1768. À la Révolution, vendue comme bien national, l'abbaye est amputée de son église en 1822 ; puis les destructions s'accélèrent car elle devient la carrière de pierres du promoteur parisien du quartier des Batignolles. De 1886 à 1963, de nouveaux propriétaires effectuent des restaurations ; l'abbaye est classée et le domaine protégé. Récemment, des décors laissés par les cinéastes redonnent, à s'y méprendre, l'illusion de nouvelles restaurations.

L'abbaye du Val sur la commune de Mériel.

Pour conclure, cette promenade nous a conduits d'abord vers des princes du sang, très représentatifs du siècle des Lumières, ouverts aux idées nouvelles et à une certaine philanthropie, mais en même temps oscillant entre le désir d'un pouvoir renforcé et le maintien de l'allégeance au roi. Ils jouissent de tous les plaisirs offerts par leur situation privilégiée, depuis le jeu et la chasse jusqu'au goût dispendieux de la construction, à l'imitation de leur aïeul Louis XIV. Ces nobles menaient une vie en rupture avec l'ascétisme et la rigueur des anciens moines cisterciens de l'abbaye médiévale voisine.

Malheureusement, à la suite de la tourmente révolutionnaire, l'abbaye du Val, les châteaux de Triel et de l'Isle-Adam furent détruits : à Triel subsistent des fondations, des caves, une porte et quelques pans de mur ; il ne reste à l'Isle-Adam que quelques fondations et souterrains ainsi que l'abreuvoir des écuries.

Mais l'abbaye du Val peu à peu reprend forme, le site de l'ancien château de Triel-sur-Seine en a conservé, jusqu'à présent, le cadre verdoyant du parc et la ville de l'Isle-Adam, le pittoresque naturel dû à sa configuration particulière, occupant deux îles et deux rives de l'Oise.

Françoise Desmonts

Château dit Conti à l'emplacement du premier château.

Patrimoine

Les trois moulins de l'Hautil

Au carrefour de la Gueule Rouge, rue des Frères Leiris, la propriété de Vincent Casalis porte un nom riche d'Histoire : Chantemoulin.

L'association Triel, Mémoire & Histoire lui ayant fourni des documents remontant au XVIIIe siècle, il les a compilés et en a tiré un court récit qui replace l'Hautil au centre d'une activité qui occupait alors bon nombre de ses habitants : l'agriculture.

D'après les cartes anciennes en notre possession plusieurs moulins à vent se dressaient sur l'Hautil dont nous connaissons l'aspect et les emplacements. S'agissant du moulin dont il est question ci-dessous, Vincent Casalis, grâce à l'ensemble des documents désormais à sa disposition, a conçu et nous a communiqué le petit texte suivant qu'il a affiché et illustré sur sa clôture, chemin des Picardes, pour le bonheur des promeneurs curieux».

C .B.

Le moulin à vent du citoyen Imbert.

Le 14 mai 1792, Jean-François Imbert a acquis ce terrain, qui allait d'un seul tenant jusqu'à la route pour une superficie totale de 57 perches et demi (2910 m^2), en vue d'y établir un moulin à vent. Ce moulin, construit immédiatement après, se situait au centre de l'enclos que vous avez sous les yeux. Il s'agissait d'un moulin à vent composé d'une cage tournante sur pivot montée sur une voûte en maçonnerie, garni d'un double appareil de «tournant, virant et travaillant» pour la conversion en farine de toutes sortes de grains. Le diamètre de l'embase maçonnée devait être d'environ 8 m. L'aire de giration au sol

Chantemoulin

(zone nécessaire à la rotation des ailes et au positionnement de l'échelle oblique) formait un cercle de 20 m de diamètre. Les photographies de moulins à pivot permettent de se faire une idée de ce qu'était le moulin Imbert. On peut imaginer le bruit important que devaient produire les lourds mécanismes de bois et le roulement de la meule de pierre. En 1798, Imbert revend son moulin et, en 1804, une maison est édifiée juste à côté pour loger le meunier : c'est la maison basse à tuiles à l'ancienne (reconstruite en 2003 dans le même esprit) que l'on aperçoit dans la continuité de la maison blanche.

Le moulin et ses dépendances passent ensuite de mains en mains, certains propriétaires les confiant à des meuniers locataires, la plupart de toutes ces personnes étant originaires d'Ecancourt, Jouy-le-Moutier ou Vauréal. La présence de cet ouvrage est encore attestée en 1839, mais, sur une carte de 1889, il n'apparaît plus (alors que le moulin voisin, situé à l'angle du chemin des Picardes et de l'actuelle rue des Frères Leiris, y figure encore). Il a probablement disparu vers le milieu du XIXe siècle (entre 1840 et 1860 ?).

La maison blanche visible aujourd'hui sur ce terrain est postérieure au moulin, puisque qu'elle empiète sur son espace de rotation. Cette maison d'appareillage traditionnel (meulière et plâtre, grosses

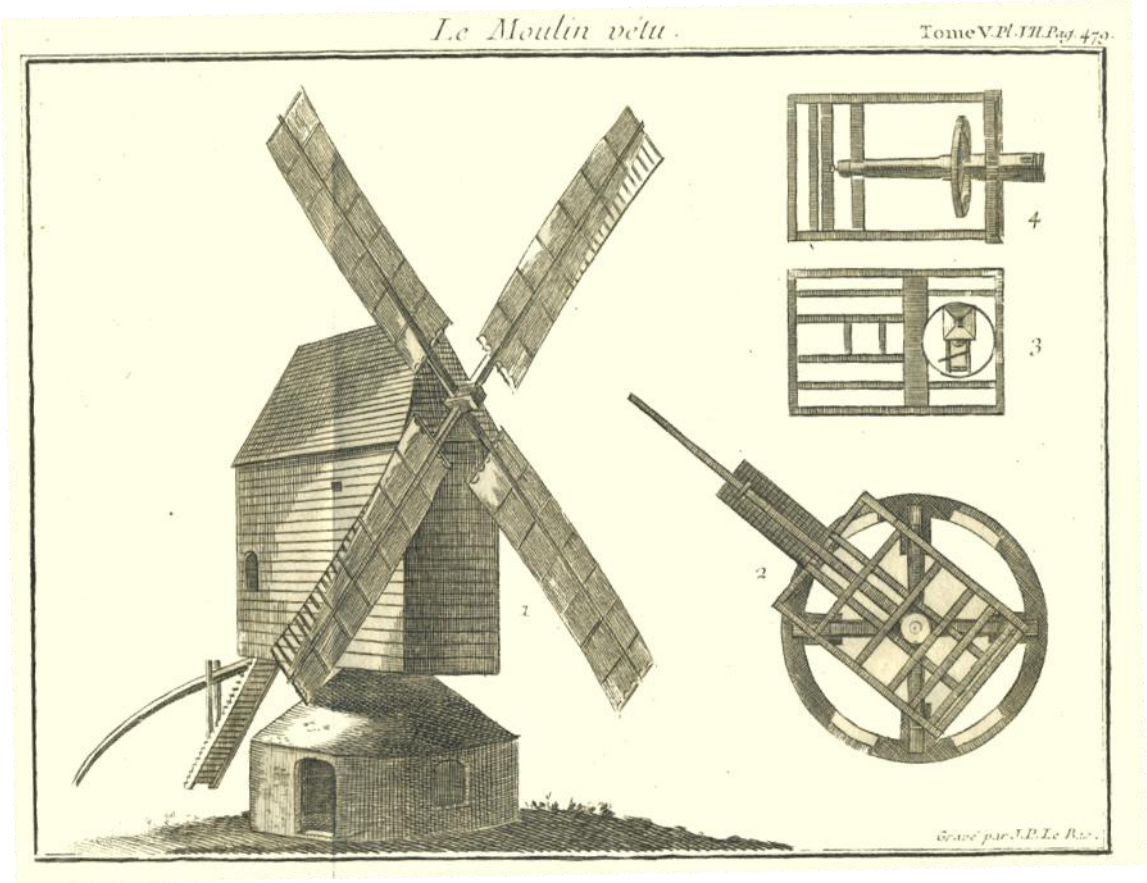
poutres de bois, grenier à foin) et qui se confond avec la physionomie de la maison voisine de 1804, a donc dû le remplacer immédiatement.

D'après les copies d'acte que vous m'avez communiquées, la maison du meunier disposait d'une porte en pignon ouvrant directement sur le moulin. Au vu des cadastres ancien et moderne (qui ne coïncident pas exactement), j'avais une hésitation pour identifier cette maison : s'agit-il d'une partie de la mienne, ou celle du voisin ? J'ai donc demandé à ce dernier si, quand il a reconstruit en 2003 sa maison de 1804, il avait remarqué une porte dans son pignon. Et bingo, il m'a apporté une photo montrant une porte bouchée en plein milieu du pignon. C'est donc bien sa maison qui est celle du meunier. Ceci est confirmé par l'étude de l'axe du mur de mon bassin, qui selon le plan ancien va droit vers l'angle de ce pignon. Toute incertitude est donc levée et j'ai en conséquence légèrement décalé le cercle de pavés matérialisant l'emplacement du moulin, dans ma pelouse (ma marge d'erreur est donc désormais très faible). Si j'étais courageux, je ferais une saignée exploratoire dans ma pelouse pour tenter de retrouver une trace de fondations : mais il n'est pas sûr que je retrouve quelque chose car depuis (150 ans ?) le terrain a été maintes fois labouré et dépierré.

Je vous joins une photo d'un moulin à pivot (du Gâtinais) que j'ai pêchée sur Internet : c'est très parlant (voir aussi sur Internet le moulin de Sannois).

Je suis par ailleurs allé faire un tour sur les sites des archives des Yvelines. On peut y télécharger le cadastre napoléonien de 1821 pour Triel. Sur la feuille «L'Hautil» allant de la mare de l'Hautil à chez moi (Chantemoulin), on peut distinguer trois moulins : l'un rue de l'Ecole, l'autre à l'angle du chemin des Picardes et de la rue des Frères Leiris, le troisième chez moi chemin des Picardes.

Vincent Casalis



Moulin à pivot et son mécanisme. (Gravure originale du XVIIIe siècle)

Un parcourt de découverte du Patrimoine triellois

N'avez-vous jamais découvert, avec curiosité et aussi une certaine envie, dans la capitale ou bien une ville d'Art et d'Histoire, ou encore un site classé, un panneau d'information concernant un édifice remarquable ou bien la reproduction d'un tableau ou d'une ancienne carte-postale, souvenir d'un passé révolu, mais toujours entretenu…

L' association *Triel mémoire & Histoire*, s'est attachée à faire partager, depuis 2013, le projet de création d'un *Parcours de découverte du Patrimoine triellois* en proposant cette idée dans le cadre de l'appel à projet d'actions «exceptionnelles» lancé par la municipalité auprès du monde associatif.

Lauréate de ce concours, nous avons obtenu une subvention municipale significative, que nous avons réussi à compléter par celle du Conseil Général des Yvelines, ainsi que par une ligne de la réserve parlementaire de notre député, Arnaud Richard, sur le budget du Ministère de la Culture et de la Communication.

Notre groupe de travail, composé de Dominique Lemaître, Florence Paillet, Marie-Claude Savoye, Danièle Houllemare, Claude Barouh, Jean-Claude Desmonts et Jean-Pierre Houllemare, responsable du projet, s'est attaché à déterminer les différents sites méritant d'être signalés et définir les caractéristiques diverses de ce parcours patrimonial.

Rédaction des textes, choix des illustrations et photographies anciennes, conception des maquettes, recherche de prestataires spécialisés pour la fabrication, négociation technique et financière, réflexion sur l'opportunité et la mise en œuvre de QR Code*, permettant de compléter l'information du visiteur/touriste par le «flashage» du code renvoyant directement sur l'article complémentaire disponible sur le site de l'association : www.trielmemoirehistoire.fr, ce fut un long processus… et il arrive à son terme !

En effet, nous en sommes aux derniers réglages avec l'entreprise spécialisée dans la réalisation de plaques émaillées et la fabrication devrait avoir lieu cet été !

En partenariat avec la commune, qui s'est engagée à effectuer la pose des panneaux, tant sur le domaine public que sur les bâtiments privés dont les propriétaires nous aurons autorisés le signalement, nous allons mettre en place les dix-sept panneaux de la première tranche qui se déploie dans le centre-bourg de Triel et nous espérons pouvoir proposer **une inauguration du circuit lors des prochaines Journées Européennes du Patrimoine des 19 et 20 septembre prochains !**

Mieux connaître son passé pour affronter l'avenir, c'est l'objectif que nous nous sommes fixés, pour nos visiteurs, pour tous nos concitoyens mais aussi et surtout pour nos jeunes.

Jean-Pierre Houllemare

Liste des 17 premiers panneaux

Le site de l'ancien château de la Princesse de Conti.
L'église Saint-Martin (MH).
L'auberge de l'Image et le relais de poste aux chevaux.
La mairie–école.
Le relais de poste aux chevaux (Le Cygne blanc).
La maison Senet.
L'ancien auditoire (rue du Dé).
L'hôpital royal et la chapelle Sainte-Anne.
Le port au plâtre.
Le puits artésien.
Les bains chauds – lavoir.
L'ancien bac, le pont à péage (1838-1940) et la passerelle 1940-45).
Le pont de Triel (1956).
Les chalets normands (Villa Stieldorf).
L'ancienne maison de Caroline Otero.
Le théâtre Octave Mirbeau.
La gare (1892).

(*) - Le QR code est un type de code matriciel constitué de points noirs disposés dans un carré à fond blanc. L'agencement de ces points, lus par un Smartphone définit l'information contenue sur un site Internet. Ainsi le visiteur triellois pourra avoir accès à un complément d'informations situées sur le site de l'association Triel, Mémoire & Histoire.

Recueils des conférences de TRIEL, MEMOIRE & HISTOIRE

Hors-série n°1 (années 2009-2011)

> Le mystère du trésor de Jacques II à Triel. Histoire ou légende ? *«L'attrait parfois naît du mystère».* Cette première phrase du premier article paru en 1891 au sujet de ce *trésor* résume une aventure qui aujourd'hui encore suscite bien des interrogations. Tous les ingrédients surgissent dès l'origine : un roi en exil réside à St Germain-en-Laye, un château à Triel, une «route royale», la célèbre auberge de l'image, un relais de poste et une crypte sous l'église St Martin de Triel…

> Découverte de la généalogie. «*Pour savoir où l'on va il faut savoir d'où l'on vient... Dans ma famille il y avait des non-dits. Je me suis heurtée à des murs de silence. C'était une famille de taiseux. C'est ainsi que j'ai découvert, à force de recherches, la déportation d'un ancêtre au bagne des bagnes, celui de Saint-Laurent de Maroni en Guyane. Je me suis donc rendue à l'île de Ré pour voir d'où il était parti, j'ai jeté une gerbe de fleurs en mer pour lui rendre hommage.*

> Le massif de l'Hautil et ses carrières souterraines. Les carrières de gypse de l'Hautil sont devenues des carrières effondrées spontanément ou de façon dirigée par foudroyage des piliers. Elles s'étendent sur 650 ha. On y accède par des galeries en formes de voûtes, de quelques mètres de largeur et de hauteur et longues de plusieurs centaines de mètres. Une évocation nostalgique qui permet de parcourir par le texte et l'image de ce qu'il reste des galeries souterraines abandonnées.

> D'une rive à l'autre et du bac aux ponts à Triel. Pendant longtemps, la Seine constitua une frontière naturelle protectrice à franchir. Les traversées se sont d'abord déroulées en barques puis en bacs à péage. En 1838 un pont fut construit, lui aussi à péage. Détruit en 1940, remplacé en 1945 par une passerelle dont il ne reste que le souvenir, ce n'est qu'en 1956 que fut inauguré le pont actuel.

> Les vitraux de l'église St Martin de Triel. Les splendides verrières de l'église datent des XVe et XVIe siècles, certaines sont attribuées au maître-verrier Enguerant le Prince. Inspiré des épisodes de la bible, le vitrail nous donne aussi un aperçu de la vie de nos ancêtres et leurs légendes. Dans le vitrail du *Pendu-Dépendu*, à l'auberge, les parents et leur fils dorment dans le même lit. Dans le vitrail du «Repas chez Simon» on peut voir comment la table est dressée. La multiplicité des personnages, le chatoiement des couleurs et la variété des situations constituent un message exceptionnel qui a traversé les siècles.

> Regards croisés sur nos anciens commerces. Faire revivre l'activité commerciale et artisanale trielloise sur une période d'environ cent ans, par l'écoute des Triellois qui s'en souviennent c'est évoquer notre ville de Triel-sur-Seine comme elle était au début du siècle dernier : une cité riche de commerces variés, de boutiques pleines de trésors et d'ateliers pittoresques, d'artisans occupés du matin au soir à réaliser des objets du quotidien.

Hors-série n°2 (années 2012-2013)

> Genèse d'un chemin de fer au XIXe siècle. Dès 1843 fut mis en service le chemin de fer de Paris à Rouen par la rive gauche de la Seine, laissant les habitants de la rive droite «*sur leur faim*». Le Journal des chemins de fer écrira d'ailleurs en 1891 que ceux-ci avaient été «*un peu sacrifiés au point de vue des communications*». Mais bientôt le besoin d'une ligne desservant la rive droite et ses nombreuses industries se fera sentir avec acuité, d'autant que la portion de ligne de Paris à Mantes par la rive gauche arriva à saturation dès les années 1880. Ainsi fut-il décidé, à la plus grande satisfaction des habitants des coteaux de la rive droite, de doubler la ligne existante d'un tronçon partant d'Argenteuil (déjà relié à Paris), et allant jusqu'à Mantes par la rive droite. La ligne d'Argenteuil à Mantes fut inaugurée en grande pompe le 28 mai 1892.

> Folies et Fabriques dans les parcs et jardins, de Pékin à Montfort l'Amaury. *Le jardin est alimentaire, médicinal ou tinctorial ; il a permis autrefois la fabrication de tissus. Mais il est aussi symbolique. Paradis vient d'un mot signifiant jardin. Enfin il est jardin d'agrément et peut porter un message politique ou philosophique. Des « folies » au sens de maisons de plaisance ou relais de chasse peuvent dans leur parc contenir des «folies» au sens de «fabriques», c'est-à-dire des constructions ornementales très variées.*

> L'école à Triel de l'Ancien Régime à nos jours. L'école a toujours existé. Au citoyen romain qui s'improvise maître dans une échoppe succède le moine au Moyen Age, puis avec Charlemagne un enseignement en dehors du monastère. À partir de l'Ancien Régime, l'école est un enjeu important pour le pouvoir politique et les autorités religieuses qui encouragent, limitent ou tolèrent le processus d'instruction des enfants. Cette conférence examinera les intentions présidant à la création d'établissements scolaires, leurs conséquences sur le contenu enseigné, sur la formation et la situation des maîtres dont l'évolution sera lente.

> Le Poilu et les monuments aux morts des Yvelines. Commémorations, discours, dépôts de gerbes... Les monuments aux morts situés dans chacune de nos villes attirent notre attention par leur diversité et la symbolique du souvenir qu'ils représentent… C'est seulement à partir de la guerre de 1870 et surtout celle de 1914-18 que les sacrifices des simples soldats ont été gravés dans la pierre. Le département des Yvelines n'a pas manqué à ce devoir de mémoire.

> Rues, chemins et sentes de Triel, toute une histoire... Triel compte environ 309 voies de communications répertoriées : 1 boulevard - 2 passages - 2 ruelles - 3 villas - 3 quais - 5 routes - 6 squares - 7 places - 7 avenues - 12 placettes - 15 impasses - 77 rues - 169 allées - chemins - sentes... En tout 110 Km et seuls 41 Km sont bitumés. Voici une histoire des rues de Triel suivie d'une randonnée virtuelle de la traversée trielloise de l'Hautil.

15-8-2015